

III.

Nous venons de dire que le inari de la prima donna avait quitté le théâtre, sombre et menaçant. Où était-il allé ? droit au bureau du journal, pour s'informer de la demeure de Ludovic de Coulanges, ayant, disait-il avec un sarcasme amer, une agréable nouvelle à lui annoncer. On lui apprit que Ludovic était un jeune homme, fils unique d'une des familles les plus distinguées de la ville, et qu'il demeurait dans l'hôtel de son père.

Muni de ces renseignements et flanqué de deux témoins qu'il avait pris sur son chemin, le mari de la prima donna fut introduit auprès de Ludovic de Coulanges, qu'il trouva achevant sa toilette et se préparant à sortir : c'était un beau jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, plein de distinction dans toute sa personne.

Notre jaloux ne l'en voyait que d'un plus mauvais œil. Il y a souvent dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour. Tirant de sa poche les deux journaux qui contenaient la même fable de *La Fauvette et l'Ane* :

— Monsieur, dit-il, c'est bien vous qui avez signé cette pièce de vers dans la feuille de ce jour, que voici ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes donc l'auteur de ces vers ?

Le jeune homme rougit.

— Et ces vers signés aujourd'hui étant littéralement les mêmes que ceux qui ont paru sans signature dans une autre ville et dans un autre journal, il y a deux ans, il s'en suit que l'auteur d'une pièce est l'auteur de l'autre...

Le jeune homme rougit encore.

— Ainsi donc, continua notre homme sur le ton du persifflage, vous êtes l'un de ces oiseaux d'alentour, dont la fauvette « faisait et la joie et l'amour.. » Vous êtes, monsieur, le pinson ou le chardonneret... « quittant bois et prairie pour demeurer auprès... »

— Trêve de mauvaise plaisanterie, dit Ludovic. Où voulez-vous en venir, monsieur ?